



Le livre qui rend dingue

FRÉDÉRIC MARS

Le livre qui rend dingue

Frédéric Mars

ISBN 978-2-36315-088-2

© Septembre 2012

Storylab Editions

30 rue Lamarck, 75018 Paris

www.storylab.fr

Les éditions StoryLab proposent des fictions et des documents d'actualité à lire en moins d'une heure sur smartphones, tablettes et liseuses. Des formats courts et inédits pour un nouveau plaisir de lire.

Table des matières

[AVERTISSEMENT AUX LECTEURS](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

AVERTISSEMENT AUX LECTEURS

ATTENTION ! DES INCIDENTS CONSÉCUTIFS À LA LECTURE DE L'OUVRAGE DONT VOUS VENEZ DE FAIRE L'ACQUISITION, ET QUE VOUS VOUS APPRÊTEZ SANS DOUTE À LIRE À VOTRE TOUR, NOUS ONT ÉTÉ RAPPORTÉS.

RIEN D'ALARMANT EN L'ÉTAT. NÉANMOINS, SI CE LIVRE RACONTAIT TOUTE AUTRE HISTOIRE QUE CELLE DE LA VIE QUOTIDIENNE D'UN CANARD DE FERME, JE RÉPÈTE, SI CE LIVRE NE COMMENÇAIT PAS PAR LES MOTS « VOUS AI-JE DÉJÀ PARLE DE MON CANARD ? » ET NE S'ACHÈVAIT PAS PAR « AINSI MOURUT LÉONARD LE CANARD », IL CONVIENDRAIT DE NOUS RETOURNER AU PLUS VITE LE PRÉSENT VOLUME, ET DE CONSULTER SANS TARDER VOTRE MÉDECIN TRAITANT. UNE PRESCRIPTION APPROPRIÉE (HOMÉOPATHIQUE DE TYPE LEVYNIUM 7 CH EN GRANULES OU ALLOPATHIQUE DE TYPE NOTHOMBYL 2 MG EN GÉLULES) VOUS SERA ALORS DÉLIVRÉE.

NÉANMOINS, L'ÉDITEUR NE SAURAIT ÊTRE TENU POUR RESPONSABLE DE LA GÊNE OCCASIONNÉE. POUR TOUTE RÉCLAMATION, NOUS VOUS INVITONS À PRENDRE DIRECTEMENT CONTACT AVEC SON AUTEUR, SEUL RESPONSABLE AUX YEUX DE LA LOI DES ÉVENTUELS DOMMAGES CAUSES PAR SON TEXTE : lelivrequirenddingue@free.fr.

MERCI DE VOTRE COMPRÉHENSION.

Chapitre 1

Lorsque Frédéric Beigbeder a reçu mon livre, il l'a trouvé « infernal ». Lui qui a pourtant cet art consommé de la formule, il ne trouva rien de mieux à dire et répéter à tue-tête que : « Putain c'est génial, c'est génial, c'est génial ». Il se trouvait bien court, l'ex-jeune homme énervé des lettres françaises.

Tous les jurés et tous les journalistes ont dû s'incliner. J'étais bien cette année-là, et pour un moment, tout infime inconnu que je fusse, le roi, l'unique, le boss, le grand Mamamouchi de la rentrée littéraire. De la rentrée, mais aussi de la sortie, de la récré, des vacances et de tout ce que vous pouvez imaginer qui écrit, lit, vend ou conchie des livres.

Je peux le dire sans trop de forfanterie, lecteur, si un jour tu le tiens dans tes mains, ce roman tu vas le dévorer, te l'arracher à toi-même, t'en faire des insomnies et t'y brûler les yeux. Mon livre, c'était le grand consensus, la grande réconciliation. Que tu lises d'ordinaire du Lévy naze ou du Levinas, ou les deux, tu en auras pour ton compte. Crois-moi. Mon livre réconciliait l'inconciliable, juifs et musulmans l'adoraient. De Gaza à Tel Aviv on n'avait jamais rien lu d'aussi juste sur la guerre, sur la paix, sur la vie, merde, quoi. Mon livre faisait rire en cœur le pédé et le curé, se gondoler la pute et vibrer les cardinaux dans un dernier spasme parkinsonien. On a vu des matons le refiler avec un sourire ému aux détenus enragés. Pas un chef d'état du dernier G8 qui n'aura eu son exemplaire, offert par José Bové, avec ses compliments. Dans les rations de survie balancés aux rescapés du tsunami japonais ? Mon livre. Dans les programmes du nouveau baccalauréat ? Mon livre. Dans les distributeurs de bouquins installés dans le métro ? Mon livre, mon book, mon bouquin.

C'est mon banquier qui a été content ; il s'en est vendu des palettes. Que dis-je, des palettes ? Des containers, des hangars, des supertankers, des Stades de France. Je me marre quand je regarde les chiffres de vente du dernier Harry Potter. Harry-qui ? Moi, j'ai fait pleurer les représentants de commerce, fatigués des canaux de cul surtaxés. J'ai bouleversé les amants qui cherchaient le calme après les galipettes. J'ai sidéré les femmes de ménage qui en oubliaient leur tâche et se vautraient, livre en main, dans les draps défaits et maculés.

Absolument impossible d'y échapper. On naissait, on respirait, on bouffait, on baisait, on chiait, on lisait mon livre. Voilà. Y'a des fonctions vitales et j'en faisais partie. Tout le monde avait son petit exemplaire. À ce niveau, d'ailleurs, on ne parlait plus de livre « universel » mais de livre « génétique » (je cite, in *Le Monde des livres* du 3 septembre 2010, surlendemain de la sortie).

Malgré tout ce qu'on en a dit après coup, je peux me féliciter de ses conséquences heureuses, et nombreuses. Dans l'édition, pour commencer, que mon ouvrage a considérablement assainie. Avant mon arrivée, tout le monde était d'accord : on sortait beaucoup trop de livres, en particulier de littérature. Sept cent quatre-vingt-huit autres romans que le mien sont sortis cette rentrée-là, rien que dans l'Hexagone... Ça virait vraiment au n'importe quoi. Combien de vocations inutiles ai-je tué dans l'œuf ? Au moins des centaines, probablement des milliers, et c'est tant mieux. Mon livre a dit tout haut ce que les éditeurs n'avaient plus le courage de leur répondre, même tout bas : « Franchement, franchement, on n'a pas besoin de vous. Rentrez chez vous, ça vaut mieux. Votre livre est pas mal... Mais on va en imprimer trois mille, en mettre en place deux mille, en vendre cinq cents, vous filer mille euros d'à-valoir et perdre quelque chose comme dix ou quinze mille euros... Ou, je sais pas moi, diffusez une version numérique sur Internet, et, ça évitera de gâcher de l'encre et du papier. Ou alors, auto-éditez vous ! Vous n'avez pas quelques copains pour vous aider ? Je vous garantis qu'à dix ou douze, en porte-à-porte, vous vous en sortirez mieux. Y a les plages aussi, c'est sympa les plages, vous vendez vos livres en bronzant ! Nous on s'emmerde toute l'année à essayer de fourguer des romans à la con pour qu'ils atterrissent entre la protection indice 12 et le maillot brésilien... Alors pourquoi pas les coller directement sur la serviette ? Au moins ce sera plus original que les marchands de Chouchou. "Achetez mon roman, il est bon, il est frais, il se digère bien, mon roman !" . Du producteur au consommateur, la vente directe, y a que ça qui marche ! ».

Chez les anciens aussi, j'ai fait un sacré ménage. Les rats de concours, les parasites des jurys qui pondaient leur pavé l'an et que leurs éditeurs, un peu par fidélité et en grande partie par lâcheté, continuaient à publier.

Les grandes maisons, ne serait-ce que pour cela, seront à jamais mes débiteurs. Et puis, j'avoue que ça en jette dans ma galerie de décorations : « j'ai tué Sollers », « j'ai lardé BHL », « j'ai fossoyé Assouline ». Ça, sur le coup, je ne me suis pas fait que des amis. Mais même mes victimes vénéraient mon livre... Je dois d'ailleurs mes plus belles lettres de fans à ces vieilles gloires déchues, chassées des librairies et des catalogues, réduites à piger dans de petites publications amies, qui se sont toutes fendues de panégyriques poignants.

S'ils avaient su, à l'époque, comment tout cela allait finir...

Mais à l'époque, invité à tout un tas d'âneries, j'ai fait comme tout le monde : j'ai décliné le commercial gratuit et je n'ai accepté que les choses très bien payées ou très bonnes pour l'image. C'est dingue ce qu'on peut être sollicité par les assocés caritatives... Une ou deux fois, j'ai eu honte. Notamment quand un petit myopathe, dans sa chaise roulante, m'a sorti sur le plateau d'une chari-variété, avec un vrai sourire baveux, la phrase qu'on lui avait fait apprendre par cœur : « Merci pour ce que vous avez écrit sur les enfants comme moi, monsieur ! ». Pauv' petit, si tu savais... Tu viens de me faire vendre vingt mille books de plus. Je l'ai serré dans mes bras et j'ai pleuré... Il a un peu couiné, je devais l'étouffer. Les patrons de la chaîne étaient vraiment contents, ils ont promis de me réinviter à la première occase ; je leur ai dédié à chacun un exemplaire, ils étaient comme des gosses. Le petit, lui, est reparti dans le halo d'un projecteur, lent travelling sur la quatre ; c'est quand

même pas très clean de recruter des enfants mal en point pour faire la promo des livres. Je vous le dis, j'ai eu honte.

Chapitre 2

Avant de générer le pataquès que l'on sait, mon livre a reçu tous les prix possibles et imaginables. Est-ce que je dois pousser la vanité jusqu'à vous rappeler ceux qu'il a raflés l'année de sa sortie ? Non ? Si ? Bon, OK :

- le Prix Goncourt, *no comment*, le Goncourt, c'est le Goncourt, le passeport pour le carton, la cash machine qui fonctionne toute seule sans qu'il y ait besoin de rien toucher pour l'activer ;

- le Prix Renaudot, réputé être le prix de consolation du Goncourt et donc incompatible avec celui-ci, c'est Goncourt ou Renaudot, fromage ou dessert, Sarlozy ou Hollande, pas les deux... sauf pour moi bien sûr ;

- le Prix Goncourt du premier roman, idem, en principe impossible à cumuler avec le grand, le vrai ;

- le Prix Femina, plus souvent décerné... à une femme !

- le Prix Médicis, pour les seconds couteaux mais je vais pas faire la fine bouche ;

- le Prix de Flore, le summum du copinage incestueux, le jury étant composé pour l'essentiel d'anciens lauréats, ou de futurs ;

- le Prix du Livre Inter, un de ceux qui font le plus vendre, tout simplement parce que les auditeurs qui achètent le livre rêvent de faire partie du jury l'année suivante ;

- le Prix Interallié, tout le monde s'en fout mais tous les auteurs veulent l'avoir ;

- le Prix des Deux Magots, n'assurant en rien les magots évoqués ;

- le Prix Maison de la Presse, assurant une popularité sans égale dans son quartier ;

- le Grand Prix RTL-Lire, assurant une popularité sans égale dans son immeuble ;

- le Prix Roger-Nimier, assurant une popularité sans égale auprès de Marie Nimier ;

- etc.

Et encore, je vous fais grâce des innombrables récompenses régionales ou locales. Mille deux cent quatre-vingt-treize au total, rien qu'en France. Après quelques semaines, basta ! J'ai fini par refuser ces honneurs factices. J'avais pigé le truc : le moindre maire de sous-préfecture créait son prix littéraire à la va-vite pour profiter de ma notoriété, m'attirer dans son bled pour un cocktail minable où j'allais m'overdoser au pain surprise, s'auréoler d'un peu de ma gloire et assurer sa

réélection.

Une fois, ça a failli mal tourner. J'ai été convié par le maire d'une préfecture ensoleillée, dont j'ai découvert dans la limousine qui nous conduisait à la salle des fêtes qu'il était d'extrême droite, ou peut-être d'extrême gauche, bref qu'il était extrêmement pénétré des idées de son parti et, ce faisant, extrêmement dangereux. À l'entrée du Pavillon des Arts de la ville, il y avait trois vigiles oreillettés dont chacun devait peser une demi-limousine. Je ne sais pas pourquoi, je me suis immédiatement demandé s'ils étaient là pour me protéger, ou pour me botter le cul en cas de dérapage. Le maire avait un faux air de Bourvil, ce qui me l'aurait rendu sympathique, n'étaient ses idées. Toujours se méfier des comiques ; rien de plus sinistre au quotidien. Les sosies de comiques, je n'en parle même pas... J'ai jeté un coup d'œil vers la sortie pour voir si, en courant très vite et tout droit, j'avais une petite chance de m'en sortir avec seulement quelques bleus. Puis, sous la claque à tout rompre, j'ai gravi les trois marches de l'estrade et j'ai tapoté le micro en glapissant un « Bonsoir » qui a fait rire les enfants des militants, agglutinés au pied du pupitre. Grosse cote chez les jeunes fanatisés. Hilares Jungen. « Bonsoir... Je voulais... Je voulais juste vous dire qu'il me semble y avoir une toute petite méprise... ». Méprise de tête à coup de genoux dans ta gueule, oui ! Je crois que j'ai volé le Solex de la trésorière de l'antenne locale pour décamper, mais c'est pas terrible les Solex pour filer. Enfin, j'ai eu un TGV avant qu'ils n'investissent la gare. La SNCF soit bénie pour le respect de ses horaires.

Mieux que tout, j'ai été le premier auteur à recevoir le Nobel de littérature dès la publication de son ouvrage inaugural. Ce n'était qu'un seul et unique livre, à peine quelques dizaines de pages, mais de l'avis unanime des vieux sages suédois, c'était déjà une œuvre ; quelle œuvre ! J'étais le plus jeune, aussi. Vingt-sept ans. À table, le soir de la grande cérémonie, à Stockholm, il n'y avait que la petite-fille du président de l'Académie à avoir un âge dans mes cordes. Le reste se baladait pour moitié en fauteuil à roulettes et autour de la quatre-vingtaine. Après huit ou neuf coupes de champagne, je l'ai sautée dans un amphithéâtre désert dont elle avait la clé. Elle s'appelait Lone (Lôôneuh) et se sentait en effet bien seule. Elle n'était pas particulièrement jolie, un peu boulotte... Et brune ! Une suédoise brune ! Ce qui m'a séduit, outre l'ourlé de ses lèvres, c'est qu'elle n'avait pas lu mon livre. Croyez-le ou non, mais des personnes que je croisais depuis sa sortie, c'était la seule. Ou peut-être la seule à oser l'avouer. Elle jouit très vite en poussant des petits cris bourrés de « ç » de « å » et de « ø », auxquels je ne compris rien tout d'abord, mais qui devinrent peu à peu étrangement familiers, à mesure que son plaisir emplissait les gradins de la salle et que ses trilles s'agrippaient aux cintres : «ønørd», «cønørd», «cønård», «cånård», « CÅNÅRD ! ». Lone ne pouvait pas savoir ; non, Lone ne savait rien. Elle jouissait tout simplement ma vérité comme les autres lisaient dans mon livre leurs propres mensonges. Voilà tout.

« *Yes I'm lone-ly wanna die !* », j'ai braillé un bon moment sur le parvis de l'Académie Nobel. Lone a cherché à me calmer. À son père et son grand-père qui avaient sorti leur jaquette dans le froid, alertés par le service de sécurité de la soirée, elle a lancé une nouvelle bordée de « ç » de « å » et de « ø », supposée donner le change sur l'état du petit Français. Quant à moi, elle me rasuçatura – plus ou moins dans cet ordre – et j'arrêtai de bramer mon mal, pour brûler enfin dans sa bouche, où la fraîcheur de l'air ambiant le disputait au feu de l'aquavit. Très frais, très vite.

Au début, j'ai collectionné les articles, et puis au bout d'un moment j'ai arrêté : je ne suis pas les Archives nationales, après tout, y a des gens payés pour ça. Pourtant, j'adore comparer mes critiques. Ça file le tournis. C'est la tour de Babel de la littérature. Multitude et incompréhension. Pas un, évidemment, qui raconte la même chose. Les premiers temps, j'ai eu très peur de ça. Je me disais sans cesse que le lièvre allait être levé, qu'à force un petit malin allait bien finir par relever une flagrante incohérence, d'un compte-rendu à l'autre. Je craignais moins les critiques des professionnels que celles des simples lecteurs, sur leur blog ou leur profil Facebook. Les premiers ne lisent pas les livres et ne se lisent que très peu entre eux ; sauf quand on leur a rapporté qu'ils étaient eux-mêmes cités ou mis en cause. Parmi les seconds, en revanche, on trouve parfois de véritables teignes. Des coupeurs de couilles de lombric en huit mille. Des gens qui mettent tant de hargne et de frustration à n'être « que » lecteurs qu'ils finissent par voir dans le texte ce que vous, l'auteur, n'avez jamais eu l'intention d'y mettre. Y a une thèse à écrire sur la méchanceté du lecteur attentif. Le bon lecteur est distrait, il surfe sur les phrases, il se refout un coup d'indice 12, il emprunte *Gala* à sa voisine, il file une baffé à son gosse, il va chercher une bière, il reprend deux pages, il va pisser dans la mer et il vous remet au lendemain. Voilà le bon lecteur, pas chiant, pas exigeant, toujours content de vous retrouver.

Dans le cas présent, le risque était pire encore, puisque la porte était grande ouverte et que mon livre ne demandait que ça. J'aurais pu être leur suprême revanche, le grand soir de leur révolution, l'occasion unique de laver dans un sang d'écrivain leurs humiliations de bouffeurs de mots. Rien. Le contentement et la reconnaissance pleuvaient dans le courrier des lecteurs, globalement d'une embarrassante bienveillance.

Le plus terrible, c'étaient les lettres de mamies, bien souvent assorties d'une photo ou d'un petit cadeau. J'ai reçu comme ça des dizaines de napperons, des bavoirs au crochet « pour vos futurs enfants », mais aussi des trucs qui se boivent ou qui se mangent, pas mal de choses pourries, ou moisies, des saloperies qui finissaient par se désagréger dans l'enveloppe ou par couler dans ma boîte.

Je fais le mauvais, comme ça, mais certaines fois, ça me touchait vraiment. Moins les vieilles que les jeunes. J'ai reçu quelques petites culottes que j'ai conservées précieusement jusqu'à ce que mon appartement soit vidé, et mes affaires jetées, ou brûlées. De toutes les tailles, de toutes les couleurs, de toutes les odeurs.

Je repense à ce propos, avec émotion, à ma toute première interview. J'en étais gêné. C'était une jolie fille d'un magazine féminin. Très gros seins, sans doute refaits, mais très bien en place. Les chirurgiens esthétiques constituent sans doute la seule corporation à satisfaire à la fois les femmes ET les hommes, le tout dans un acte chirurgical unique. J'avais du mal à décoller du décolleté et elle le voyait très bien. Pourtant, c'était elle qui flippait dans son balconnet 95C. Intimidée comme j'ai rarement vu. La chair de poule qui la parcourait se voyait jusqu'à la naissance des deux globes. Elle passait du froid au chaud constamment et, sur la peau grêlée de sa poitrine, je suivais la course des perles de sueur. C'était sexy comme un clip de R'n'B.

Elle : Pourriez-vous résumer en quelques mots le sujet de votre livre pour ceux qui ne l'ont pas encore lu ?

La conne. Ils auraient pu m'envoyer une pro ! Au lieu de ça, j'avais droit à la stagiaire sexy qui dépassait à peine le niveau des interviews sur Direct 8. À ce train-là elle allait me demander si j'aimais ça, écrire, et « si c'était chouette d'être une vedette ». C'est là que j'ai eu cette répartie parfaite, qui allait devenir ma marque de fabrique. Ardisson avait inventé les interviews thématiques et systématiques, qui donnaient tout pouvoir au journaliste. J'étais le premier à mettre au point un véritable système de réponse, auquel l'intervieweur ne pouvait se soustraire. *I got the power, tin-tin-tin* ! OK, du calme. Je me suis raclé la gorge et j'ai répondu, à voix haute, posée, impeccable :

Moi : Page 10, ligne 22.

Elle : ...Pardon ?

Moi : Tout est dans mon livre.

Elle : Bien sûr, bien sûr, mais...

Moi : Mademoiselle... quand vous écrivez un article – et je ne doute pas que vos papiers soient passionnants – est-ce que vous allez chez le lecteur pour lui commenter dans l'oreille ce que vous avez écrit, ou est-ce que vous faites confiance à son intelligence ?

Elle : Eh bien...

Moi : Vous voyez ! Dites-moi pourquoi il en serait autrement pour les auteurs, qui passent bien souvent des années à peaufiner leur texte ?

Elle : Justement, ça rend vos lecteurs curieux, ils ont envie de vous connaître...

Moi : Faites-moi confiance... Céline, c'est ça ?

Elle : Céline, oui.

Moi : Faites-moi confiance, Céline. (J'ai laissé passer dix ou quinze bonnes secondes, Céline s'est tortillé une mèche de cheveux comme une gamine). Page 10 (encore cinq secondes). Ligne 22. Allez-y, regardez, j'ai tout mon temps.

Elle a souri, rougi un peu, ouvert son exemplaire comme si elle allait lire des trucs cochons. Je

ne sais pas si ça l'était, mais ça a dû être lumineux, car elle a souri plus largement encore. L'expérience prouva qu'en termes de pertinence ça collait neuf fois sur dix. Ils étaient contents, contents ! Ils repartaient tous avec la sensation de m'avoir arraché une info exclusive, alors même qu'ils la puisaient dans des lignes qu'ils avaient déjà lues. Moi je me contentais de balancer mes chiffres au petit bonheur comme un kamikaze de la gastronomie dans un restau chinois. 38-9 ; 12-34 ; 56-13. Après quelques expériences réussies, j'ai commencé à me faire plaisir, à coder mes suites de chiffres. Je donnais le téléphone d'une fille qui m'avait éconduit, il y longtemps, ou d'un audiotel de cul. Personne ne comprenait, c'était mon jeu rien qu'à moi.

Chapitre 3

On l'a compris, j'ai toujours bien aimé répondre à des interviews. Et comme j'ai du temps à perdre, désormais, le soir, tout seul dans ma cellule, après mes longues journées de travail forcé, je m'accorde parfois un bref entretien exclusif. C'est mon petit plaisir et, celui-là, personne ne songerait à me l'interdire. Mais finies les informations codées, finie ma Kabbale débile, désormais on attend de moi de vraies réponses. C'est la nouvelle règle du jeu et je n'ai d'autre choix que de l'accepter. Mon public veut savoir. Je lui dois, semble-t-il, quelque chose comme la vérité.

Parlez-nous de votre tout premier texte...

Vous voulez dire l'unique... La première fois que j'ai éprouvé en public les pouvoirs étranges de mon texte, je n'étais encore qu'un obscur étudiant en sociologie, à Nanterre. Je ne savais pas, à l'époque, que j'allais moi aussi devenir un phénomène de société et un objet d'étude.

Comme environ 15 % de la population française, j'écris en dilettante, des poèmes, des nouvelles, de petites choses sans prétention. Je participais alors à un atelier d'écriture, *La joie d'écrire*, que je fréquentais depuis quelques semaines à peine, les lundis et les jeudis soirs. Pour être honnête, l'assiduité à ces séances devait beaucoup à Fadila, une petite beurette à croquer que je côtoyais dans l'un de mes TD. Fadila était flattée par mon manège mais elle était depuis deux ans avec Pierre, un chargé de TD en linguistique qui, en matière de langue, savait surtout manier la sienne dans la bouche de la jeune Franco-maghrébine intégrée. Elle était amoureuse. Las.

Les sessions de *La joie d'écrire* – tu parles d'un nom tarte ! – m'offraient, au moins, l'occasion bihebdomadaire de boire sa peau de miel profond, la douceur acacia de ses yeux naturellement bordés d'une ligne noire que, pensais-je, je ne serais jamais appelé à franchir. J'en pris mon parti. J'ai donc fini par écouter ce que disait Jean-Gilles, un solide animateur qui avait sévi précédemment dans les stages « d'ouverture des chakras », mais aussi dans le théâtre en entreprise et l'intervention artistique en milieu carcéral. Un vrai 4x4 de l'atelier créatif, en quelque sorte.

La tradition, dans les ateliers d'écriture, veut qu'on lise de temps à autre et chacun à son tour l'un de ses textes, à haute voix. Je repoussai l'échéance le plus longtemps possible, plus encore par peur de décevoir Fadila que par crainte du jugement de Jean-Gilles, dont je me fichais somme toute comme d'une guigne.

Le jour vint.

Pour une fois, la salle était bondée. Mon texte, une évocation vibrante des journées que je passai, enfant, dans la ferme limousine de mes grands-parents, intitulé sobrement « Mon canard », laissa l'assistance parfaitement coite. Il arrivait qu'on applaudisse à la fin, que certains rient bêtement pendant, repris vertement par Jean-Gilles ; mais là... rien. J'avais répété ma prestation, je l'avais même enregistrée plusieurs fois sur un vieux magnéto-cassette pour mesurer mes inflexions, les corriger, contrôler mes effets en traînant sur un adverbe, en respirant longuement sur une virgule, en repartant comme un possédé après un point d'exclamation qui claque. Que dalle... Après un silence détestable où l'on entendait les trousses s'ouvrir pour accueillir les stylos à plume Stippen, Jean-Gilles conclut la séance d'un « Merci ! Merci pour ton texte », ce qui constituait chez lui le plus embarrassé des commentaires de consternation, et qui donna chez les autres le signal d'un départ impatient.

Je fus donc crucifié à 22 h 34.

Un humain normalement constitué ne survit pas à une telle humiliation. D'ailleurs, je ne remis jamais les pieds à *La joie d'écrire*, malgré les messages de Jean-Gilles, transmis par Fadila et qui se résumaient à un poli « c'est dommage de ne pas persévérer ». À ma grande surprise, mes déboires avaient changé de manière radicale le comportement de cette dernière à mon égard. De raseur, colleur, casseur de couilles, j'étais devenu ce qu'il y a de plus sexy dans le panthéon érotique féminin – après le héros providentiel, sans doute – une victime. Quelques jours après cette dernière séance, elle accepta de prendre un café instantané dans ma chambre d'étudiant, toute proche, puis que je l'embrasse (sans la langue, privilège dévolu à Pierre), et que d'une main je pétrisse ses seins, entre le carcan d'un pull lourd et le piège d'une armature aiguë, contondante. J'avais la main en compote mais je parvenais à saisir entre le pouce et l'index un téton tendu, qui pointait sur le sommet d'un globe de gabarit B, petit mais parfaitement rond et plein. Au moment où le bouton devait commencer à donner ses ordres à l'autre, qui attendait son heure un peu plus bas, elle retira fermement ma paluche et se redressa sur le lit, avec ce « Bon ! » glaçant et sans appel que maîtrisent si bien les jolies filles. Comme j'étais bien parti, il fallait qu'elle trouve vite la suite, pour couper court à toute nouvelle tentative. Alors, elle prit *Mon canard* sur la table de nuit. Je protestai mais elle lisait déjà et, d'un doigt sur la bouche aussi tendre qu'autoritaire, elle m'imposa le silence. Elle le lut vite. Très vite.

– C'est dingue !

– ...Qu'est-ce qui est dingue ?

– Ben ça ! Ton texte ! C'est...

– C'est nul, je sais.

– Arrête, c'est génial !

- ...
- C’est incroyable, ça n’a rien à voir avec ce que tu as lu l’autre fois. Pourquoi t’as fait ça ?
- Fait quoi ?
- Pourrir exprès ton texte.
- Mais de quoi tu parles ? J’ai rien pourri du tout !
- Te fous pas de moi, cingla-t-elle en fronçant les sourcils.
- Mais je me fous pas de toi ! Tu as lu ce que j’ai lu pendant la séance, ni plus ni...

C’est à cet instant que j’ai dû comprendre. Je lui ai pris les feuilles agrafées des mains et je me suis mis à relire à haute voix les premières lignes. « Mon canard. Vous ai-je déjà parlé de mon canard ? »

- Tu vois, tu recommences ! T’es chiant, hein !
- C’est mon texte..., ai-je risqué en attendant sa réaction.

– Arrête, c’est pas drôle. Tu as un putain de talent. Ton texte est incroyable. D’ailleurs je ne sais pas comment tu as réussi à te documenter à ce point sur les femmes kabyles, mais c’est dingue... J’te jure j’ai l’impression de lire la vie de ma mère. J’ai jamais rien lu comme ça !

Elle m’a repris la liasse des mains et je n’ai opposé aucune résistance.

- Je ne te donne même pas le choix : demain je file ça à Jean-Gilles. Que ça te plaise ou non !

J’allais répondre une banalité et, pour étouffer des protestations auxquelles j’avais déjà renoncé, elle m’embrassa longuement.

Avec la langue.

L’appel de Jean-Gilles ne tarda pas. Le lendemain matin, vers onze heures, il voulut me voir

séance tenante, à la cafet' de la fac. C'était une heure de cours et, avant le rush du lunch, la salle était clairsemée. Les tables occupées étaient à bonne distance et le dialogue suraigu de deux filles de première année couvrirait sans peine notre discussion.

– Écoute, je ne veux même pas savoir pourquoi tu as fait ça l'autre soir, commença-t-il avec un air grave, penché sur son café qu'il touillait depuis un bon quart d'heure.

– ...

– Tu as sans doute tes raisons. C'est pas l'important, pour moi.

– OK...

– L'important pour moi, depuis deux heures... C'est ÇA, siffla-t-il en agitant les feuilles. Sur la première je parvenais toujours à lire le titre que j'avais eu tant de peine à choisir.

– Important...?

– Nom de dieu, ce truc est dingue ! Je ne sais pas si je suis un bon animateur d'atelier...

– Ben si !

– ...mais je peux te garantir que je sais reconnaître un génie quand j'en lis un.

– Ah bon... ponctuai-je.

Je commençais à bien aimer ces conversations où l'on me tartinaient de la pommade par pots entiers, tandis que je répondais le minimum syndical.

– Oui ! Et arrête avec ton faux air de gros niais, putain ! Tu as plus de talent que dix années de *Joie d'écrire*.

– Mmmm...

Il imita ma réaction atone, atterré sans doute qu'un cochon comme moi puisse écrire des choses pareilles. Je ne méritais pas mon talent, ce talent qui enterrait pour toujours le relief de ses propres ambitions. Son plaisir de lecteur le partageait à la douleur du deuil. Écrire ? Écrire après ça ? Écrire après *moi* ?

- Y a juste un truc qui me fait bizarre. Je voulais te demander : comment tu as su pour mon père ?
- Ton père ?
- Arrête de jouer au con, bordel, pas avec moi. Dans ton texte, le père est prêtre, oui ou non ?
- Ben... oui.
- Alors je te redemande : comment tu as su pour mon père ?
- Les bruits de couloir, tu sais... Le téléphone arabe, quoi.

En revenant à ma chambre, j'ai considéré la pointe de mon stylo pendant une bonne heure. Ça ne pouvait pas être lui, pourtant, puisque j'avais tout saisi et imprimé sur un PC en accès libre, à la bibliothèque. J'avais ensuite sauvegardé le fichier sur un CD et écrasé l'original sur le disque dur de l'ordinateur public. Alors j'ai joué avec le CD. Je n'avais pas de machine dans mon réduit et je n'avais même pas besoin de vérifier. Je ne doutais plus que le document Word qui s'y trouvait débute par ces mots, que tous avaient entendus mais qu'aucun ne semblait lire : « Vous ai-je déjà parlé de mon canard ? »

Chapitre 4

Dans quelles conditions ζ a-t-il été publié ?

C'est un peu indécent à dire quand on sait par exemple que Gallimard reçoit six mille manuscrits chaque année par la poste et n'en publie sur le tas que trois ou quatre, mais je n'avais aucune crainte quant à la sélection de mon texte. Ce ne serait, à n'en pas douter, qu'une simple formalité. D'ailleurs, je n'ai envoyé que trois exemplaires, aux maisons les plus prestigieuses. Sans même un mot d'accompagnement. À quoi bon ? Et puis, comme vous le savez maintenant, en dehors de ζ, je n'écris pas très bien. Non, l'expérience prouvait que ζ se défendait parfaitement tout seul, puisque – c'était clair désormais – chacun y lisait exactement ce qu'il voulait.

L'éditeur que je choisis finalement m'avait été recommandé par Jean-Gilles. C'était un ami, un frère d'arme, ils avaient perdu leurs cheveux longs dans les mêmes manifestations, au cours des deux ou trois décennies précédentes. Jean-Gilles pensait, à juste titre, qu'un petit éditeur méritait de me découvrir et que moi, l'auteur, le génie, je méritais de ne pas tomber, je cite, « entre les mains d'un chieur de papier ». Je confiai donc mon chef d'œuvre à [n.u] Éditeur. Le nom n'était pas pour me déplaire. L'éditeur non plus.

Bernard était une sorte de rustre hirsute, coiffé d'une touffe grise vaporeuse, qui n'écoutait absolument rien et occupait la moitié de nos rendez-vous à me parler de sa mère. « Tu comprends, ma mère... » était la structure de base de ses phrases, longues chevauchées d'un bon quart d'heure que de filandreuses digressions psychanalytiques venaient combler. Pourtant, je l'aimais bien. Et lui adorait mon texte. Depuis Albert Cohen, il n'avait jamais rien lu d'aussi beau sur l'amour filial.

J'eus toutes les peines du monde à imposer mon titre, en revanche : ζ. Personne ne comprenait ce choix. Personne n'y croyait ; c'était froid, plat, et qui plus est impossible à prononcer, pour tout dire vide de sens et de saveur comparé à l'extraordinaire richesse des pages qui suivaient.

Chez [n.u], tout le monde y allait de sa théorie, de l'attachée de presse jusqu'au coursier. Tous l'avaient lu avant la parution, et se l'étaient approprié. Ça avait beau être un ramassis de loosers frustrés, que le succès fuyait comme une guigne, ça me touchait. J'étais un peu le messie que leur maison attendait, la vache à lait qu'ils allaient tous traire avec amour pendant plusieurs saisons. Ils pouvaient bien m'accorder ce surplus d'attention, après tout, j'étais leur casse-croûte des années à venir et pas un ne s'y trompait. Tous l'avaient flairé dès la première ligne.

Mais tout cela n'était rien. Non, mon plus gros souci à moi, sans que je puisse le confier à

quiconque, c'était l'impression du livre. Mon manuscrit conserverait-il ses propriétés, une fois passé entre les mains d'un correcteur, d'un maquettiste, d'une armée d'ouvriers typographes qui le malaxeraient, le touilleraient, le façonneraient enfin pour produire cet objet singulier, bien loin des feuilles dactylo des apprentis écrivains : un livre ? À chaque étape de la composition et de la fabrication, j'exigeai donc par contrat d'être présent. On salua mon perfectionnisme, mon souci du détail, mon investissement dans le projet, quand je ne faisais que trembler, de peur que le charme soudain s'évanouisse, dans ce processus implacable de transformation industrielle. Mais non. Tout se déroula comme avant. Arrachés à leur support original, les mots conservaient leur incroyable suavité, leur effet miroir aussi radical qu'imparable. Je peux le dire : leur magie.

Chapitre 5

Je ne tardai pas à déménager. Malgré la modestie de ses moyens, [n.u] me fournit un logement de fonction plus en rapport avec mon nouveau statut. Je quittai donc les 9 m² de la Cité U et entrai dans les 158 m² d'un appartement situé rue de Vaugirard, à sa source, entre la porte de Versailles et le métro Convention. C'était un vieil appartement que Bernard tenait d'une arrière-grand-mère et qu'il avait aménagé, il y a longtemps déjà, pour recevoir famille et amis de province. Lui campait la plupart du temps sur le divan de son bureau ; dînait dehors ; découchait beaucoup.

Commença alors une période bénie... Mais courte. Trois semaines avant que la curée consécutive à la sortie du livre ne débute. Dès le premier soir, je manquai à tous mes devoirs mondains – ceux qui veulent que l'on fasse salon, que l'on reçoive, et que l'on dise beaucoup de mal des gens que l'on a reçus la veille, ou de ceux que l'on recevra le lendemain – pour inviter Fadila. On mangea peu.

Je vous épargnerai les trois pages sur son cul. Qui les méritait bien, pourtant. Ses seins, son ventre, sa bouche aussi, et tous ses petits bruits pendant l'amour, où il n'était question que d'océans chauds et de vents parfumés.

Et jamais, non jamais de « cànârd ».

Elle resta très tard, enfin très tôt, en fait elle resta jusqu'à trois semaines et demi. On traînait tout le temps au lit. Des coursiers m'apportaient des épreuves, les dossiers de presse à valider, puis les premiers exemplaires à signer et, contre quelques euros, ils repartaient avec une commande de pizza ou de poulet rôti. Le 158m² devint une annexe de [n.u].

Bernard passait au moins une fois par jour, non sans avoir prévenu de son arrivée par deux coups de sonnerie sur le gros téléphone noir à cadran rotatif. Il ouvrait grand les fenêtres du salon – « ça sent la frite et la luxure, les amis, va falloir m'aérer tout ça ! » – et se réjouissait ouvertement de cette bohème sensuelle qui distillait selon lui, autour de la sortie du livre, un « parfum d'humanisme libertin » tout à fait bénéfique. À dire vrai, il avait bien d'autres raisons de se réjouir. Avant même sa sortie en France, *ç* avait été vendu par [n.u] dans quarante-deux pays. C'était déjà en soi une performance mais le vrai miracle tenait à l'économie substantielle réalisée sur la traduction. La première fois, il avait envoyé le texte original et s'était d'avance excusé des difficultés propres à celui-ci (néologismes, jeux de mots difficiles à traduire, références culturelles en pagaille, emploi de patois obscurs). Il reçut un mail surpris, un rien vexé, de l'éditeur anglais que, pour le coup, je traduis : « Le texte reçu est dans un anglais parfait ; je ne comprends donc pas vos précautions oratoires, mon cher Bernard. D'autant moins que nous tenons là un texte de tout premier ordre. À

l'avenir, épargnez-moi vos blagues de potache. Cordialement, Clive Lewis ». Bernard ne comprenait plus rien à rien ; mais le phénomène se répéta, encore, et encore, quarante et une fois. Dans toutes les langues de la terre. Mon livre, c'était Babel réconcilié, le livre-monde où chacun comprend tous les autres, sans qu'il ne soit nécessaire d'interpréter. Mon bien-aimé éditeur finit par ne plus se poser aucune question, et se contenta simplement de regarder les pépètes tomber.

Nous, nous regardions le bonheur s'égrener comme s'il y aurait toujours du sable dans notre sablier. Je ne faisais gaffe à rien. Un soir, vers huit heures, le téléphone a retenti plus de deux fois ; on s'est arrêté de faire l'amour.

– Salut mon grand !

– Allô... ?

J'ai raccroché d'un coup sec et Fadila a arrondi des yeux qui demandaient : « Céki ? » La seconde fois, je fus plus ferme.

– Allô... qui est à l'appareil ?!

– Ben... c'est papa !

Bernard avait cru bien faire. Il leur avait même envoyé l'un des tout premiers exemplaires, chez eux, à Angers, comme un pain chaud à peine sorti du four. Voilà le genre d'images qu'aiment lire mes parents ; voilà leur genre de littérature, leur genre de vie. Pas vraiment les miens, on l'aura compris.

Il avait mis le haut-parleur et j'entendais l'écho de ma mère qui surlignait ses paroles. Ils n'avaient pas aimé. Vous avez bien lu : ILS N'AVAIENT PAS AIMÉ ! Enfin si, ils aimaient bien, enfin ce n'était pas ça, enfin ils se faisaient du souci pour moi. À me lire, j'avais l'air déprimé. Non, pas déprimé...

Ils s'inquiétaient, quoi.

Chapitre 6

Déprimé ? Mes propres parents m'avaient lu déprimé ? Fadila s'était collée à moi et j'avais eu tout juste le temps d'abrégé le débat. Les grandes débâcles commencent toujours dans la plus stricte intimité. La mienne a commencé là, nu, le nez amarré aux fesses de Fadila qui attiraient dans la pièce une lumière dorée. Elle ne m'avait jamais posé une seule question sur mes parents. Et n'en posa aucune autre ce soir-là. Elle prit un livre sur la pile destinée aux dédicaces et se mit à lire en silence.

Pourquoi ?... Elle le connaissait déjà par cœur, elle était ma première lectrice, la première à s'être laissé envoûter. Pourquoi allait-elle lire autre chose ce soir-là ? Pourquoi les mots avaient-ils changé ? Pourquoi mon vilain petit canard de livre avait-il cafté des doutes à mes parents, quand moi-même je les ignorais ?

Le lendemain soir, de Fadila je ne trouvai qu'une note, à même la couverture de mon livre. « J'ai lu ton bouquin, au moins dix ou quinze fois, je vis avec toi jour et nuit depuis presque un mois, et je ne sais pas qui tu es... Le sais-tu seulement ? Je t'embrasse. Adieu. Fadila. »

Elle avait volontairement utilisé le titre abscons de mon roman pour ponctuer sa question. Qui n'attendait pas de réponse, bien sûr.

Quand Jean-Gilles a appelé le surlendemain, j'ai cru qu'il allait me parler d'elle mais, à son ton électrique, j'ai deviné qu'il n'en serait rien. Il voulait faire de moi l'invité d'honneur de la prochaine séance de *Joie d'écrire*. Une séance exceptionnelle, cela va sans dire. La nouvelle de mon succès annoncé avait traversé le campus plus vite qu'un préavis de grève. Les nouvelles inscriptions à son atelier ne cessaient pas ; il refusait du monde (c'est-à-dire qu'il ne prenait plus que les plus jolies filles et dégageait tous les garçons). Je n'avais pas le choix, il fallait absolument que je vienne ! Bernard insistait lui aussi. Après tout c'est Jean-Gilles qui nous avait mis en contact, c'était un juste renvoi d'ascenseur. Alors, j'acceptai.

C'était un vendredi soir. L'amphi n'était pas le plus grand de la fac mais il était bondé. Jean-Gilles souriait beaucoup et c'est à peine s'il m'avait serré la main lorsque j'étais arrivé, dans la salle encore vide, plus d'une heure auparavant.

De fait, la soirée démarra mollement. Personne n'avait encore lu mon livre, pour la bonne raison qu'il ne sortait officiellement qu'une semaine plus tard. À part s'enorgueillir de ma publication et du prestige qu'elle conférerait soudain à ses ateliers, Jean-Gilles n'avait pas grand-chose à dire. Les étudiants me posèrent les sempiternelles questions, plus ou moins les mêmes que Céline. Fadila est arrivée avec un bon quart d'heure de retard. Elle préparait une entrée discrète, elle voulait que je la

découvre, avec surprise, entre deux rangées, comme ces plans serrés qui créent tout à coup chez le spectateur la stupeur ou l'effroi. Mais à peine avait-elle mis un pied dans la salle que Jean-Gilles la saisit par le bras et, me coupant, s'adressa à l'assemblée : « Je vous présente Fadila. C'est elle qui a déniché le talent de notre invité, alors je crois qu'on peut l'applaudir ! ». Il y eut quelques claps indolents. « Est-ce que quelqu'un a d'autres questions ? Ou sinon je passe à la lecture des trois premières pages de ç... ». Elle ne s'est pas démontée.

– Moi, j'ai une question.

– Oui, je t'en prie, on t'écoute, roucoula Jean-Gilles.

– Est-ce que tu as toujours eu du talent ?

– Euh... Je ne suis pas sûr de bien comprendre ta question.

– C'est simple : est-ce que tes écrits ont toujours eu autant d'effet sur les gens ?

Je virai au pivoine mais, l'instant de panique passé, j'en revins à la conclusion, la seule possible, qu'elle ne savait pas. Elle bluffait bien ; mais elle ne savait rien. Ce faisant, je trouvai plus simple de donner une réponse la plus sincère possible.

– L'effet... L'effet dépend toujours de celui qui lit. Je crois que le lecteur apporte au moins 50 % de ce qu'il y a dans le texte. À moi, en tant qu'auteur, de savoir trouver des lecteurs talentueux.

Au moins 50 % !. Sacré moi !

Je n'étais pas peu fier de la formule. Il fallait que je la note. D'ailleurs, elle avait cloué le bec de la beurette, qui sortit aussitôt de la salle. Et de ma vie. 10 %, 50 %, 100 %, qui s'en souciait au fond ? L'essentiel n'était-il pas dans le plaisir ? Avec moi, l'autofiction n'était plus un terme usurpé. La fiction de tous et pour tous, c'était le projet démagogique de ce que j'avais écrit. Avec un peu plus d'ambition, j'aurais pu monter un parti politique. J'aurais fait du 98 % dès le premier tour.

Bernard me sortit de ces pensées. Il avait croisé Fadila à la porte de l'amphi et s'était glissé jusqu'à l'estrade. « Viens. J'ai un truc à te montrer ! ».

Le « truc » se passait au Virgin des Champs Élysées. Je n'avais jamais vu ça. En rang par deux, comme à l'école, ils s'étiraient de la Concorde jusqu'à la porte du magasin. Ils attendaient minuit. À

l'heure dite, ils auraient le privilège d'être les tout premiers acheteurs de ζ, quelques jours avant les autres. Petits veinards.

– C'est beau, non ?

– C'est... dingue !

– Profite... Dans quinze jours au même endroit il te faudra deux gardes du corps !

– Tu sais quoi ?

– Non.

– J'ai jamais pu blairer les Champs...

Bernard partit d'un gros rire qui tira des regards pincés à un groupe de vieilles dames. Il y avait de tout. Des « zivas » en bandes, des petites connes en grappes, des bobos en troupes. Ce n'était plus les Champs black-blanc-beur de 98, c'était bien plus, et nettement moins. J'avais créé la génération ζ. Fini le fantasme de l'intégration. Mon succès soudait sans colle des atomes qui se foutaient bien les uns des autres. Chacun son livre, chacun son trip, chacun sa merde, et tous ensemble, mon frère.

– Allez, va te coucher. Faut que tu te reposes. Demain soir tu enregistres Denisot.

– Denisot ?

– Ben oui, Denisot, la télé ! Et dans quelques jours t'as Field. Debout mon garçon, t'es une star !

Chapitre 7

Bernard me demandait huit à dix fois par jour quand j'allais me mettre à l'écriture du « petit second ». Pour sa défense, à lui, on la lui posait au moins cent cinquante fois par jour. En un sens, il filtrait très bien. Les options sur un second volume de ma plume étaient telles, et je vous épargne la litanie des droits audiovisuels, qu'il rêvait déjà de transférer le siège de [n.u] dans le saint des saints, à Saint-Germain. Il lorgnait un petit hôtel particulier qu'un couturier italien en pleine déroute était prêt à céder pour quelques millions d'euros seulement. Il avait même déjà pensé à un titre, pour la suite : « Eggo ». « Tu comprends Egg, l'œuf, et Ego comme l'égo. Cocoon + nombril. C'est barge, non ?! ». Oui, Bernard, c'était sans doute barge, mais je me demandais bien ce que j'allais devoir faire faire à mon canard sur au moins cent cinquante pages pour qu'il ponde un nouvel œuf, lui aussi.

Il avait dû passer la consigne à Denisot, c'est pas possible, car c'est la première question qu'il me posa. Pas vraiment satisfait par mes petits « J'y travaille, j'y travaille » entendus, il me cuisina pendant vingt bonnes minutes. Les autres invités avaient eu droit, quant à eux, à un temps de parole très limité. Rien de bien démocratique dans la république des lettres et de la culture.

« Bien, et maintenant j'ai un assez beau cadeau pour nos amis qui nous regardent ce soir, puisqu'on m'a dit que vous alliez nous lire quelques lignes de Ț. Je ne sais pas ce qui m'a pris de ne pas faire une syncope. C'était la seule issue possible, la syncope. C'est raisonnable une syncope, spectaculaire et pas définitif. Mon Dieu, syncopez-moi, là ! Voyant que je blêmissais, Denisot a lancé des applaudissements que le public du studio a repris de manière très nourrie. Les autres invités aussi. Joey Starr, Ovidie, Judith Godrèche, et je ne sais plus quel autre plumitif sans intérêt, ils ont tous claqué en cœur. Ça ressemblait de plus en plus à la fin d'un banquet de mariage. « Une lecture ! Une lecture ! Une lecture ! ». Bernard s'était éclipsé, bien sûr. « Allez, s'il vous plaît... C'est notre petite tradition. Même Modiano s'y est plié ! ». Même Modiano, merde, le flippé chroniqueur du circuit des auteurs professionnels... Que pouvais-je faire ? J'ai ouvert le livre qu'on me tendait aux premières pages. J'inondais ma chemise et je sentais distinctement des gouttes perler puis tomber des stalactites, sous mes aisselles. Sur le papier, sous mes yeux, il n'y avait que... ça. Et « ça » disait, le nez pris, affreusement nasillard : « Vous ai-je... ». « Plus fort ! » a gueulé un fan dans le public. O.K., c'est là que ça se termine. C'est là que des gamins des quartiers, embauchés tout exprès pour mimer je ne sais quelle Intifada littéraire, vont me lancer leurs premières pierres. C'est là que je vais vraiment entrer dans l'Histoire. C'est là que l'imposture va ouvrir sa grande gueule.

Go.

« Vous ai-je déjà parlé de mon canard ? ».

Un centième de seconde, et Denisot explose de rire. Foutre Dieu de moi. Je suis un génie, c'est entendu, et en plus j'ai un humour à tordre les animateurs télé. Trop fort ! Tout le studio était plié en deux. Alors je l'ai refaite juste une fois, pour asseoir mon effet : « Vous ai-je déjà parlé de mon canard ? ». Denisot pleurait de grosses larmes hilares ; il a dû conclure son émission dans un chahut de fond de classe, dans un collège de ZEP.

« Merci... Merci, vraiment ! Voilà, je vous rappelle, sans aucun doute LE livre de cette rentrée littéraire : Ț, chez [n.u] Éditeur. Et merci aussi à nos autres invités, Judith Godrèche, Joey Starr,... ». Top générique. Les autres ont été coupés. Y en avait que pour moi.

Quelques jours plus tard, au moment de la mise en place des exemplaires dans les librairies, j'allai en planque dans un hypermarché de proche banlieue.

Bernard était si convaincu du succès qu'il avait mis sur le diffuseur une pression sans précédent. Fait rarissime, tous les représentants avaient lu le livre. C'est rare ; très rare. Généralement ils vendent des bouquins dont ils comprennent à peine le titre. Mise en place initiale : 50 000 exemplaires. Du jamais vu pour un premier roman. Chez Auchan (tiens je l'ai dit), les piles de mon livre formaient une grosse tache blanche, immaculée, au milieu du rayon, qu'on apercevait à l'autre bout du magasin, quasiment depuis les caisses. C'était le but. Avec 70 pages exactement, c'était un livre peu épais. Et donc bon marché. 11,90 € prix conseillé. Un roman de rentrée coûte en moyenne 18 € ou 19 €. De l'avis des chefs de rayon « livres et culture », j'étais un très bon produit d'appel. À ce tarif-là, la ménagère me jetait dans son caddy sans réfléchir, juste parce qu'elle avait entendu parler de moi, parce que Denisot avait ri de mon « canard » l'avant-veille, à la télé. La scène avait bien été reprise au *Zapping* et, depuis, largement multidiffusée sur toutes les chaînes.

Mais voyons plutôt ce qu'en dit Jean-Michel, dans son gilet vert et rouge.

– Bonjour.

– Bonjour Monsieur ! Je peux vous aider ?

– Je voulais juste savoir... Ț, là, ça marche bien ?

– C'est un peu tôt pour vous dire, on les a déchargés ce matin. Mais vous avez vu les piles ? À mon avis, ça va cartonner !

– Vous l'avez lu ?

– Pas encore... Vous savez, moi, les bouquins... avant moi je bossais chez Canichat. Je suis plutôt spécialisé niche et litière, vous voyez.

– Ah... Alors, vous ne le lirez pas ?

– Si, si... Ma grande fille l’a lu hier soir. Elle, elle lit beaucoup... Elle a trouvé ça « mortel »... Si, si, je vais le lire. Vous bossez pour l’éditeur ? m’a-t-il demandé avec un sourire mouillé, qu’il voulait complice.

– Non. Non, pour un concurrent. Merci Monsieur !

– À vot’ service. Au revoir. (Le fameux BQA en application dans les magasins du réseau : « Bonjour – Que puis-je faire pour votre service ? – Au revoir »)

Les confrontations avec mon public – dont on a vu que la ferveur confinait bien souvent à l’hystérie – me mirent très vite mal à l’aise. Autant il était facile de donner le change à un proche, dont je connaissais l’histoire, le parcours et, surtout, les aspirations, il me semblait impossible d’adapter mon discours à de parfaits inconnus. Le paradoxe, c’est que mon livre le faisait pour moi et que c’est cela, justement, qui compliquait tout. Auberge espagnole, il permettait la projection de tous les sentiments, toutes les croyances, tous les savoirs que le lecteur apportait avec lui. On me parlait tour à tour de physique quantique, d’histoire catarrhe, d’astronomie, de résultats sportifs, de sociétés secrètes, de tant et tant et tant de choses que j’ignorais, de tout un monde qui m’était étranger et dont ils étaient, eux, les porteurs attentifs et passionnés. Que fallait-il faire ? Tout apprendre ? Tout prétendre ?

Sans en connaître la cause, Bernard avait perçu mon embarras dans les interventions publiques. La première signature fut une catastrophe, je ne décrochai pas un mot, et les acheteurs repartaient avec un royal « Amicalement » sur la page de garde. Bernard fit courir le bruit d’une aphonie pour justifier mon peu d’entrain.

C’est encore lui qui, sans se douter de l’ingéniosité de sa trouvaille, me sortit de l’ornière. « Les mots qui vont changer votre vie », telle était l’accroche (merdique, mais Bernard tenait à tout faire lui même) des pleines pages qui passaient dans la presse. Il prit le slogan à la lettre. « On va prétendre que tu perds ta voix quand tu es ému. C’est pas ta prestation chez Denisot qui va dire le contraire... À la place, tu vas répondre à chaque question par écrit. Chaque lecteur, chaque animateur télé, chaque putain de journaliste va repartir avec son original de toi ! T’imagines ?! ». Il était surexcité. Moi je me voyais déjà débiter des lignes de « Canard, canard, canard. Canard ? Canard ? Oh, le canard ! » sur de luxueux bostols.

– Et la télé ? Je fais comment à la télé, je balance des Post-it à travers l’écran ?!

– T’y vas plus. Plus du tout. On va créer le manque, on va te mythifier mon ami, ça va être énorme ! É-NORME !

De fait, je ne me rendis plus jamais sur un plateau de télé. Même pas chez Field, pourtant prévu dès le lendemain. Denisot demeurerait le seul à m'avoir interviewé. Je l'ai croisé un mois plus tard, dans un cocktail. Il s'en gargarisait à haute voix, entre deux petits fours au caviar, auprès d'un parterre agglutiné.

Il ne m'a même pas reconnu.

Chapitre 8

Après ça, une bonne petite dizaine de scénaristes, parmi les plus chevronnés des majors, se sont cassé les dents sur l'adaptation cinéma de mon texte. La mort dans l'âme, chacun d'entre eux rêvant d'inscrire son nom à côté du mien. On a même fait appel aux recalés, aux oubliés, aux scénaristes télé au chômage, aux illuminés comme Charlie Kaufman, à d'autres écrivains crevant suffisamment la faim pour ravalier leur orgueil bafoué, aux stagiaires qui voulaient en découdre avec ma prose infernale. Ça ne tenait pas. Un truc clochait, mais personne ne parvenait à dire quoi, exactement.

SCÉNARISTE n°1 - ı- page 1

Intérieur nuit – une chambre – deux silhouettes dans le noir

Voix d'homme : On t'a déjà fait l'amour avec les doigts ?

Voix de femme : Mmmm... Continue...

Elle gémit plus fort ; on peut percevoir, dans la lumière extérieure qui filtre par les persiennes, son corps se raidir, se cambrer à l'extrême, puis retomber brusquement.

SCÉNARISTE n°2 - ı- page 1

Intérieur nuit – une chambre d'hôpital – un patient alité et une infirmière

L'infirmière : On vous a déjà massé les doigts aujourd'hui, Monsieur Mesnard ?

L'homme (dont les avant-bras sont ceints de bandages) : Hum, non, pas aujourd'hui non...

L'infirmière s'empare avec douceur de sa main gauche et se met à pétrir ses doigts gourds, bleuis faute d'afflux sanguin. L'homme ferme les yeux et se laisse faire.

SCÉNARISTE n°3 - ı- page 1

Intérieur jour – un bureau de vote – deux assesseurs et un électeur

L'électeur néglige le stylo qu'on lui tend pour parapher le registre, sort de sa veste un tampon encreur, l'ouvre, presse son index et l'applique sur la feuille officielle.

Le premier assesseur : Vous faites toujours ça avec un doigt ?

L'électeur : Hum - hum, je ne... je ne peux plus tenir de stylo.

Le second assesseur le regarde, interloqué, fasciné en quelque sorte.

Voilà.

La plupart d'entre eux n'allait pas tellement plus loin. De toute façon les scénaristes vont rarement plus loin. Adapter est le mot juste ; les neuf dixièmes des romans sont comme des enfants asociaux qu'il faut formater en vue d'une réinsertion dans le monde des consommateurs. Trop longs, trop verbeux, trop mous, trop descriptifs, trop cons, pas assez rythmés, pas assez drôles, pas assez sexy, pas assez glam, pas assez trash, pas assez people...

Que l'auteur qui ne s'est jamais senti trahi par une adaptation se lève ! Ou qu'il vende à jamais son âme à TF1... C'est déjà fait ? Bien. On peut donc passer à la suite.

Chapitre 9

C'est à cette époque que mon livre est apparu comme un peu plus qu'un banal sujet pour *C'est dans l'air*. Le succès, le fric, la frime, même à échelle stratosphérique, ça n'amuse les médias qu'un temps. Bernard sentait bien que si la vache donnait à plein régime, que si on était encore très loin de goûter la dernière goutte à même le pis, on avait atteint le sommet des sacro-saintes courbes en cloche. Nous vivions un acmé certes jubilatoire mais qui, par définition, contenait en substance les germes de son déclin. *Next step* : la chute ! Pas besoin d'avoir fait dix ans de consulting chez Accenture pour anticiper ça.

Mais la voie était ouverte à un tas d'expériences. C'est bon ça, un livre qui résiste ; la facilité est l'ennemi des chargés de relation presse. Pour qu'on jase faut que ça renâcle, que ça accroche, que ça rechigne. D'ordinaire, c'est l'auteur qui se fait gauler avec une pute ou à baffer une hôtesse de l'air. Qui vire de bord politique ou qui s'oublie sur un plateau télé. Moi, mon texte se débrouillait très bien tout seul. Il donnait aux attachés de presse de quoi remplir dix communiqués par jour, je n'avais pas à me composer une vie de crétin. Je n'avais pas à avoir de vie du tout, ce qui me convenait plutôt bien.

Avec toute cette presse, deux chercheurs aimantés à la fac d'Orsay, c'est-à-dire totalement coupés du monde connu, avaient eu l'idée saugrenue de nous contacter.

Mais êtes-vous seulement familiers de la notion d'encre électronique ? Non ? Alors je vulgarise, sous le contrôle expert de nos amis Michel Dubrule et Jean-Alain Calet-Assano, surnommé Jackass par ses étudiants de deuxième année, pour sa propension à se ridiculiser – et à se blesser – dans ses démonstrations opératoires.

On parle d'encre électronique alors qu'il s'agit en réalité de papier électronique. Imaginez un écran plat à peine plus épais que les feuilles 80 grammes que vous engouffrez par ramettes entières dans votre imprimante laser. Sur ce papier, ou plutôt *dans* ce papier sandwiché entre deux films plastiques, des particules pigmentées apparaissent ou disparaissent à la demande de composants électroniques commandés ou paramétrés depuis un ordinateur. Dit comme ça, pas de quoi pousser les foules chez *Surcouf*. Si je vous raconte en revanche que sur ce papier électronique on peut changer le texte à l'infini, en un battement de cil, alors là je vous vois dresser l'oreille.

[n.u] signa la semaine suivante un contrat avec le laboratoire de Michel et Jackass, contrat qui mentionnait une très généreuse donation ainsi que toute licence pour pratiquer sur mon texte les expériences voulues. En pleine crise de la recherche publique, le geste fit grand bruit. « L'art au secours de la science », c'était le titre du communiqué de presse.

Mais Michel était très déçu. Non vraiment, TRÈS déçu. C'est sans doute pour ça que les chercheurs n'obtiennent jamais les rallonges budgétaires qu'ils réclament ; à courir à longueur de journée après la vérité, ils sont persuadés qu'elle doit être dite. Les dingues ! Un chercheur ne sait pas mentir, et ne sait pas embellir son résultat, pas même falsifier une note de frais.

– Je ne sais pas pourquoi... mais votre texte résiste.

– Comment ça, « il résiste » ?

– Pour faire plus simple, il génère une rémanence parasite des impulsions électromagnétiques d'activation des particules.

– C'est pas plus simple, Michel...

– Si vous préférez, il reste scotché au papier et éjecte les autres textes qu'on essaie de mettre à sa place.

– Je préfère... Et c'est grave ?

– Grave ? Non, non, c'est pas grave. C'est juste que dans ces conditions... Comment vous dire ? Le papier électronique n'est plus que du papier, et l'encre électronique...

– De l'encre ?

– Oui.

Il était effondré. Jean-Alain lui posait sur l'épaule une main qui disait toute la solidarité des soldats de la science. Mon texte occupait tout l'espace, électronique ou pas. Il n'y avait plus d'autres, il n'y avait que moi. Enfin, que *je*... En créant malgré moi le premier livre « écrit-lu » par ses lecteurs, j'avais aussi percé dans l'univers en expansion de la littérature le premier trou noir. Michel avait bien tenté de siphonner totalement la « mémoire » de la feuille contaminée par mon œuvre, mais les performances de cette dernière s'en ressentaient. Pour tout dire, la page était foutue. Irrémédiablement. Jean-Alain avait pris le relais et effectué une dernière batterie de tests sur la feuille témoin. Les résultats étaient étonnants (éditorialement), déconnants (techniquement). Chaque texte chargé ne chassait pas le précédent, comme cela aurait dû être « ma-thé-ma-ti-quement » le cas – Michel eut une sorte de hoquet, presque un sanglot –, mais se mêlait aux autres, dans une anarchie douce, une sorte de cadavre exquis échangiste où chaque auteur trouvait sa petite place, collé aux autres, contraint à la promiscuité, mixé au petit bonheur la chance.

Avec Bernard, nous étions couchés dans les *lounge* chairs d'un *lounge* bar où coulait une *lounge* music insipide. Ça veut dire quoi, *lounge*, déjà ?

– Tu étais déjà allé à Orsay ?

– Oui, il y a quinze ans, ai-je répondu en chassant avec les dents une olive échouée sur le bord de mon verre. Je sentais bien que j'avais ouvert toute grande la vanne aux souvenirs et je m'armais déjà de patience.

– Comment tu expliques le plantage des deux gugusses ? dévia-t-il, me prouvant ainsi que l'incident le souciait plus qu'il ne l'avait admis devant les deux chercheurs.

– Je ne me l'explique pas, bottai-je sobrement.

– Mouais, t'as raison. De toute façon, c'est pas très au point leur cochonnerie. On y injecterait des pages blanches que ça serait du pareil au même, non ?

J'ai failli hurler. Étreindre le ventre mou de mon éditeur. Arracher par touffes les quelques poils qui lui restaient. Une seule question et il avait fait naître en moi, dans le même temps, l'envie d'échapper à mon texte et le moyen d'y parvenir. Je crois que je commençais à fatiguer. Je n'étais pas fait pour tout ça. Moi je voulais retrouver mon canard, la ferme de mes dix ans, les goûters au miel de ma grand-mère et les tresses des petites filles qui sentaient la paille et la crotte. Vous bousiller la tête, infiltrer vos vies, rafler toutes les breloques... Ça ne pouvait durer qu'une saison. Pourquoi ? Mais parce que je n'avais pas été formé ! Ce n'est pas pour rien que la télé a créé ses propres écoles. Il n'y a pas de stars innées, il n'y a que des stars acquises... démises.

Alors voilà, c'est dans la *lounge* chair d'un *lounge* bar où s'allongeaient mes jambes et mes rêves que j'ai eu l'idée de rajouter à mon livre une nouvelle page, à mon goût parfaite, perméable à toute projection, ego-résistante : une page blanche.

L'édition que vous tenez dans les mains n'étant pas la toute première, vous pourrez bénéficier de cet aménagement exceptionnel dans caractères 4 - 3 - 2 - 1 - 0 :

Alors ? Alors ça fait quoi une minute de silence ? Ça fait quoi une minute sans vous-même ? Ça fait quel effet de se laisser quelques instants au vestiaire ? Grâce à moi l'angoisse de la page blanche

n'est plus celle de la page qu'on n'arrive pas à écrire, mais celle de la page qu'on ne lit pas. Ça vous apprendra à coloniser MON livre ! Bande de sangsues !

Pour nous changer les idées, Bernard a cru bon de me faire une petite surprise. D'une manière générale je déteste les surprises. C'est comme les cadeaux de Noël, ça fait beaucoup plus plaisir à celui qui les fait qu'à celui qui les reçoit. Et là, y avait même pas un beau papier autour... La surprise de Bernard nous attendait dans une petite salle d'un centre culturel de quartier, dans le vingtième arrondissement. Le genre d'endroit où l'on enseigne pèle-mêle le solfège, la danse classique, le chant grégorien et le kazou électronique. J'ai toujours eu une tendresse triste pour l'énergie débauchée dans ces lieux, tous les espoirs que l'on y nourrit, la médiocrité qui claque comme la porte en alu de l'entrée, à chaque courant d'air, la pauvreté des affichages photocopiés sur des feuilles de couleurs, le grésillement de la machine à café dans l'entrée, les effluves de gammes qui sillonnent les couloirs, les profs embarrassés qui hèlent la petite Amélie ou le grand Bruno pour savoir s'ils viendront, samedi prochain, au concert interrégional d'Évry, connaissant déjà la décevante réponse.

Ils étaient une petite trentaine, tout de même. Pour un lundi soir, c'était un joli score. Bernard les avait dénichés sur Internet, en aidant l'attachée de presse à compiler tout ce qui pouvait se dire sur *Le*, des forums élogieux jusqu'aux blogs plagiaires. Ils ne me reconnurent pas, pourtant, il n'était question que de moi. De tous mes moi...

– Laurence, c'est à ton tour, tu as choisi de nous lire quelle page ? a lancé un mec ratatiné sur sa chaise comme Michel Petrucciani.

– La page 38, a répondu une fille blonde et fluette, avec un très joli sourire de Madone.

« C'est le Glaçon ! » nous a soufflé un type barbu avec un sourire entendu. *No reaction* de l'éditeur et de l'auteur. « Vous êtes nouveaux ? Laurence, c'est le Glaçon, madame frigidaire, tout ce qu'elle lit parle de... »

– Arnaud ?! On essaie d'avoir le silence et de laisser parler Laurence ? Merci... Vas-y ma belle.

« C'était janvier. Il neigeait. "La pluie lente", comme l'appelaient les habitants du village... »

Après Laurence il y eut Sandrine, Bertrand, Alicia, Moktar, Herb, Christian... Un détail qui

m'avait échappé se mit à clignoter partout dans la pièce, entre toutes les mains. Mon livre... Ils lisaient tous « leur » version, chacun son monde, sans que cela n'interloque ni ne choque personne. Ce que je redoutais depuis des semaines se déroulait devant mes yeux ; et il ne se passait rien. Pas de contestation, pas d'esclandre, pas de pugilat. Personne pour reprendre les autres. Cette communion étanche, entrevue un soir sur les Champs Élysées, prenait là tout son sens... Non, en fait je n'y comprenais rien. Je trouvais juste belles toutes leurs histoires, toutes MES histoires. Si Bernard ne m'avait retenu d'une main ferme et d'un sourcil à la broussaille réprobatrice, j'aurais noté tout cela. J'en aurais fait un autre livre, un *vrai* livre. Plusieurs, même. Tous les livres ; tous les récits du monde sourdaient de mon texte, il n'y avait qu'à tendre les mains et cueillir. Une vraie corne d'abondance ! De quoi alimenter tous les livres des millénaires à venir. Mais non, non, il avait raison, au fond, je ne pouvais pas, ça ne m'appartenait pas. Ils étaient tous si attachants... Puis vint le tour d'un post-adolescent dont la coiffure m'évoquait une pub pour un gel fixant, version béton. Il portait un blouson en cuir volontairement lacéré et un jean dont les effets de moirures projetaient de petites lames de lumière autour de lui.

– Jérémie ?

– Bon, dit-il avec un sourire puis un gloussement adressé à une fille habillée comme lui, au premier rang.

– Ta page ? l'a coupé sèchement le gnome orchestre.

– Euh, ouais... la 98. OK, j'y vais...

– Nous t'écoutons.

– Alors... Attends non, c'est pas celle-là, ricana-t-il à nouveau en froissant son exemplaire.

– Écoute, Jérémie, soit tu...

– OK, OK, là c'est bon, s'emballa le pot de gel *wet look*, en cassant le petit volume aux deux tiers. « Stan me prend la tête vegra avec ses histoires de dope, tu vois... » (rires – hennissement – reniflement)

La surprise, elle était dans les yeux des autres membres du groupe. Consternation, chantait Souchon. Bernard me tira par la manche et nous quittâmes aussi sec le centre, dans un dernier trille balbutiant qui percolait d'une porte entrebâillée. Dehors ça sentait bien l'hiver, Laurence avait lu juste.

À ce stade-là, je ne m'étais encore jamais demandé ce qui pouvait bien se passer si mes lecteurs... Comment dire... S'ils n'avaient rien à apporter ? Ce que j'avais encore moins anticipé, c'est qu'ils seraient nombreux dans ce cas. Si nombreux.

Chapitre 10

La justice est, selon les cas, la providence ou le cauchemar de l'éditeur. Rien ne vaut, parfois, un bon petit procès bien sale, qui sent son scandale sexuel ou son détournement de fonds publics dans un parti majoritaire à l'Assemblée nationale, pour assurer quelques années d'herbe fraîche et grasse à une « maison » tout entière. Parasites et pique-assiettes compris.

Tout le problème de l'affaire judiciaire, c'est qu'on en maîtrise rarement le timing. C'est essentiel, le timing, quand on lance un livre. Si le scandale se pointe trop tôt, personne ne s'en souviendra lors de la sortie du livre. S'il arrive trop tard, les invendus seront déjà au pilon depuis belle lurette, quand la trombine du gus mis en examen ouvrira le vingt heures.

Bernard a reçu le recommandé avec A/R une petite semaine après la mise en place. Le jour même où j'émargeais pour la première fois en tête du classement de l'*Express*, ça ne s'oublie pas. Je trouvais très belle la ligne de mon livre dans le tableau, cette semaine-là. Le titre bref, la pureté des chiffres qui l'accompagnaient :

1 – 1 – -

1 (place dans le classement) ; 1 (nombre de semaines dans le classement) ; - (place la semaine précédente). Jamais mon succès n'aura été résumé avec une telle économie. Ț était un triomphe zen. Aussi pur que son titre imprononçable.

– Ça y est... On en a un !

– ...Un quoi ? émergeai-je tout juste, à onze heures passées.

– Un procès ! Réveille-toi ! On tient notre procès !

– Ah... Et c'est une bonne nouvelle, ça ? béotiai-je.

– Tu plaisantes ou quoi ? Évidemment que c'est une bonne nouvelle ! D'ailleurs, bouge pas, j'arrive... Enfin prends une douche quand même, on va sortir.

Bonne, je ne sais pas, mais c'était une nouvelle. Bernard était aux anges, car elle faisait les gros

titres de tous les quotidiens, dès le lendemain. Il arriva avec les croissants et une pile de papier journal qu'il lança sur le canapé. Ce matin-là, dans le jet de Bernard, il y avait de la joie et de la confiance. Je ne comprenais pas bien pourquoi...

« T'as pris ta douche ? Bien ! » s'empressa-t-il sans me laisser le temps de répondre. « Alors on y va ! ». On y va où ? Chez son avocat, pardi !

Une grande porte dorée s'est ouverte brusquement sur un homme très brun et trop souriant.

– Je vais faire très simple. Le client de mon confrère, lequel m'a adressé un courrier en recommandé hier en vue d'une conciliation à l'amiable, prétend que « Monsieur ici présent » – ça, c'est moi – n'est pas l'auteur de son livre, enfin je veux dire de *ç*, mais que c'est lui. Il prétend également en avoir la preuve irréfutable sous la forme d'un manuscrit original, dont il peut aisément faire authentifier l'écriture, cela va sans dire...

– Bien ! s'est exclamé Bernard avec un sourire plus large encore que celui du vieux beau teint, en face de lui.

Après cette belle entrée en matière, il y en eut en moyenne un par semaine, puis un par jour, puis on n'a plus vraiment compté. Du plus menu fretin. Les premières fois ce fut l'action de personnes qui se voyaient désignées dans le livre, people en tous genres, nazes plus ou moins *been*... Je n'avais jamais fréquenté les cocktails mais, maintenant, l'aurais-je voulu que c'était hors de question. J'étais un people sans relations, honni par les autres, j'étais le petit salopard qui avait craché dans la soupe avant même d'y avoir goûté. Si on tolère les ingrats, on ne supporte pas les gâcheurs.

L'avocat brun nous informa que si l'on refusait l'accord proposé – dérisoire et évidemment inacceptable pour Bernard – on s'engageait dans une longue saison de procédures. En attendant, seul le chiffre du milieu de ma ligne *Express* allait bouger.

1 – 1 – -

1 – 3 – 1

1 – 8 – 1

1 – 29 – 1

Merci qui, Bernard ?

– Au fait...

– Oui ?

– C'est toi ?

– C'est moi quoi ?

– Ben... le... toi, quoi ?

– Mais moi QUOI ? m'échauffai-je un peu, en secouant les glaçons de mon *LoungeLagoon*.

– Non, mais, tu me connais, tu as ma confiance, je te loge, je te coache, je t'adore, t'es un peu comme mon fils dans une chanson de Maxime le Forestier, tu vois...

– C'est un frère, pas un fils.

– M'embrouille pas.

– Bernard...

– Non mais c'est vrai, c'est flippant pour moi...

– Arrête !

– Tu te rends pas compte, c'est beaucoup de pression...

– Arrête !

– Les dix premiers, j'étais fou de joie pour la promo, mais là... On m'a foutu dehors du VIP Room, l'autre soir, tu te rends compte ?!

– ARRÊTE !

– Arrête, arrête, c'est facile pour toi ! Et puis le père Jean-Gilles, ce serait pas le premier coup foireux qu'il me refile, hein !

Il me regardait d'un air bizarre, puis se leva comme s'il craignait quelque chose, de se prendre un truc sur la tête – le plafond du bar était haut, pourtant – ou un coup. J'ai compris qu'il avait un peu peur de moi. Il m'a souri faiblement.

Chapitre 11

Ma première razzia s'est soldée par une nuit au poste, entre un chômeur infanticide et deux blacks très las et taciturnes. Le plus grand des deux se tripotait le sexe non stop en soufflant une drôle de mélopée. Les fonctionnaires avaient beau reconnaître ma bobine, ils ont cru que j'étais mon propre sosie. Très, très difficile de leur faire comprendre, passé vingt-deux heures, ce que je foutais à la Fnac des Halles, armé d'un sécateur, à taillader un à un chaque exemplaire de *ζ*. C'était pas très futé, je l'admets, mais je n'avais rien trouvé de mieux pour rendre mon chef-d'œuvre impropre à la vente.

Mais, pendant que je méditais cela sur le banc généreusement offert par le ministère de l'Intérieur, plusieurs milliers d'exemplaires de mon livre s'étaient encore vendus : sur Internet, dans les librairies qui ouvrent jusqu'à minuit, à l'étranger, c'était un mécanisme infernal, ça n'avait pas de fin, c'était une planche à billets tout ce qu'il y a de plus légal et qui tournait sans jamais se fatiguer, sans jamais s'épuiser, sans jamais lasser ceux qui réclamaient ses fruits. ÇA NE S'ARRÊTAIT DONC JAMAIS ?! La culture, mes amis, quand ça commence à cracher, c'est encore mieux que les pots de yaourt.

Vu le succès du livre, mais aussi désormais les scandales en tous genres qui sulfuraient l'ouvrage et son auteur, il ne me fut pas très difficile d'obtenir deux colonnes dans le *Monde* pour publier ma confession. En Une, s'il vous plaît :

« Je suis l'auteur d'un texte dangereux. Vous qui me lisez, vous qui, dans le monde entier, avez pris plaisir à la lecture de mon livre, je vous en remercie. Très sincèrement. Mais je vous demande aujourd'hui, solennellement, de le détruire sans plus attendre. Et surtout, surtout, ne le lisez plus. Aussi étrange que cela puisse paraître s'agissant d'un livre, c'est aujourd'hui une question de vie ou de mort. »

Comme il fallait s'en douter, je ne reçus que des messages de félicitations. Et des propositions de collaboration d'une bonne centaine de journaux et de magazines à travers le monde.

Malgré l'interdiction bernardienne, j'appelai Denisot. Je lui proposai une interview exclusive, la seconde, un truc à faire péter le '*dimat*', comme disent les Guignols. On évita soigneusement le direct. Ce fut enregistré dans la plus grande confidentialité, chez moi, au 158. Rideaux tirés, équipe réduite. Denisot avait mis sa chemise blanche des grands jours, celle de ses entretiens avec Bill

Clinton, Jean-Paul II, Salman Rushdie... Je jouais dans cette division-là, désormais. Ce n'était pas très télégénique mais je commençai par dire à haute voix mon papier du *Monde*. Puis, pour appuyer mon propos, pour que mes canards éclatent enfin à la surface de cette imposture, je lus une dernière fois les toutes premières lignes de *ζ*. Denisot s'étrangla de rire à son habitude. Il devait trouver que je poussais un peu, à débiter mon propre livre pour booster mes ventes ; mais tant que ça flattait aussi son audience, après tout...

C'était trop tard. Les ventes de *ζ*, qui finissaient malgré tout par se tasser un peu, repartirent en flèche. Bernard, qui sur le moment avait failli passer son poste par la fenêtre, était ravi. Il en oubliait presque l'incident du *Lounge*, même s'il alignait les prétextes pour ne pas me voir, limitant nos échanges à ses compte-rendus téléphoniques. Il me donnait désormais carte blanche pour la promo. De toute façon, quoique je fasse, quoique je dise, qui que je sois vraiment, on vendait plus, plus et encore plus. PLUS.

Chaque acheteur de mon livre le lisait au moins cinq ou six fois (selon une enquête Ipsos – *Lire* du 8 mai 2011). Sa brièveté plaidait pour lui, faut dire, sans compter sa richesse. Chaque nouvelle lecture apportait son lot de surprises, d'inattendu, j'en avais moi-même été témoin : Laurence, Christian, Moktar, Jérémie...

Ce glissement subtil du texte, cette lente évolution du sens, cette force centripète de l'extérieur (ce qui plaisait) vers l'intérieur (ce qui faisait mal), Fadila n'était pas la seule à les avoir ressentis. En fait, tout le monde les ressentait. Après quelques lectures idylliques, ivres d'eux-mêmes, de leur versant le plus noble, le plus beau, qui ruisselait comme une eau de jouvence à chaque ligne, mes lecteurs entamaient une lente descente au centre de leur tête. La matière se faisait plus dure, plus âpre, la progression plus difficile ; plus douloureuse. C'était *Dorian Gray* en version express. C'était comme une analyse, en plus radical. En quelques mois, j'avais ôté le pain de la bouche de plus d'un psychanalyste. Mais lorsque les premiers symptômes désagréables survinrent, ils furent plus nombreux encore qu'auparavant à prendre d'assaut leurs cabinets. Les choses tournaient mal. Les névroses et les rancœurs remontaient à la surface avec une violence décuplée, un peu comme un geyser. Comme après un mauvais dosage d'antidépresseurs.

Les premières manifestations publiques, comme bien souvent, sont venues de l'autre côté de l'Atlantique. Ça a commencé par les cons incultes, quoi. Une dépêche de l'AFP, la première d'une longue série, parlait en termes assez confus d'un suicide dans la banlieue de Huston, dont l'auteur – il l'était bien, lui, pour le coup – avait laissé une lettre à ses proches. Elle mettait mon livre en accusation d'une manière on ne peut plus directe. Les cas isolés, lorsqu'ils sont définis comme tels par les médias, ne le restent jamais bien longtemps. Un « cas isolé » = un pauvre type qui a eu le malheur d'être le premier sur le chemin d'une pandémie.

Suicide à Denver, Minneapolis, Los Angeles, Toronto, Djakarta, Le Caire, Buenos Aires,

Helsinki, massacre dans une école élémentaire de Budapest, tuerie dans un centre commercial de Lisbonne. *Columbine* tous les deux matins ; et puis toutes les deux heures. Tous les psychotiques de la terre finissaient par lire dans mes lignes des appels aux pires exactions. Quand on ne trouve plus que du vide pour combler le rien, quand tout est permis à l'homme, c'est imparable, tout arrive.

Tout est arrivé.

Chapitre 12

Ce qui m'a le plus surpris, au fond, c'est qu'on attende plusieurs dizaines de milliers de morts pour m'interpeller. Ça a pris plusieurs semaines. Les chefs d'État d'une vingtaine de pays avaient exigé que je comparaisse devant la Cour pénale internationale, et non pas en France, comme un simple justiciable de banlieue. La CPI mit d'ailleurs en place, à cette occasion, une procédure d'urgence, une sorte de comparution immédiate à l'échelon international, dont bénéficient encore tous les tyrans de la terre. On peut me remercier.

Pendant que les jurés délibéreraient, interminablement, mon avocate commise d'office, plutôt jolie sous sa robe noire, m'a lu un article de *Libération* que j'ai trouvé excellent :

« Si la fonction d'un romancier est de créer des personnages, une intrigue, des obstacles et des péripéties propres à mouvoir tout ce petit monde-là, on s'interroge rarement sur la fonction du livre lui-même par rapport à ses lecteurs. Du livre en tant que force indépendante, autonome. Leur crée-t-il lui aussi des obstacles, des quiproquos, des chausse-trappes et de providentiels dénouements ? Joue-t-il avec leurs nerfs, leurs sentiments et pour tout dire leur destin ? Un roman peut-il *créer* ses lecteurs ? ». Ça claque, non ?

Quant à mes juges, je dois avouer qu'ils n'ont pas mal fixé ma peine. Non sans un certain humour... Le jour venu, au TPI de La Haye, il n'y eut pas de sentence à proprement parler, pas de durée spécifiée, aucune précision sur les conditions matérielles et coercitives de ma détention si ce n'est la façon dont j'occuperais mes jours, jusqu'à leur fin.

Ma peine ? J'ai pour mission de recopier à la main la confession que vous tenez entre les vôtres. Il semblerait en effet que sous leur forme manuscrite mes textes demeurent à peu près inoffensifs, comme des tests en laboratoire l'ont depuis établi. Un exemplaire pour chacun d'entre vous. Je veux dire : sur terre...

Sept milliards d'exemplaires. J'ai beau avoir écrit un texte particulièrement court, j'ai calculé que ça faisait environ quatre cent quatre-vingt-dix milliards de pages manuscrites à griffonner. À raison, crampes et tendinites comprises, de cinq pages par heure, douze heures par jour, soit soixante pages par jour, j'en ai à peu près pour vingt-deux millions sept cent quarante-quatre mille quatre cent vingt-neuf ans. Honnête, si l'on fait abstraction de l'accroissement de la population. Les manuscrits qui sortent de ma cellule au compte-gouttes sont distribués gratuitement, bien sûr. Deux fonctionnaires du ministère de la Justice ont été affectés à cette tâche ingrate : contrôler, gérer et diffuser ma prose. Chaque copie est dûment relue. Impossible de m'amuser à écrire autre chose que le présent récit, supposé exposer mes fautes à mes frères humains, que j'ai tant fait souffrir, bêtement,

cruellement, inutilement, pour quelques instants de gloire littéraire. Que je n'aie rien programmé, que j'aie pu être moi aussi victime de ce « don », sans possibilité de m'y soustraire, ces arguments n'ont pas été pris en compte pour adoucir ma peine. Aucune circonstance atténuante.

Je suis responsable de ma prose. Je suis responsable de ma prose. JE SUIS RESPONSABLE DE MA PROSE.

Voilà la phrase que je recopie, moi, en pensée, chaque minute qui s'écoule ici, entre ces murs.

Frédéric Mars



Depuis qu'il a renoncé au salariat – sur prescription de son psychanalyste – Frédéric Mars se rend dingue avec les concepts à la noix qui occupent constamment son esprit. Alors, il s'est dit qu'il serait vraiment dommage de ne pas partager cette chance avec d'autres. Car, comme chacun le sait : plus on est de fous, plus on lit.

Et lorsqu'il ne perd pas la raison, c'est qu'il l'a retrouvée dans quelques travaux d'écriture (à peine) plus sérieux. On appelle ça des romans, paraît-il. Au nombre de ses expériences dans le domaine, on compte : *Son parfum*, *L'amour est une femme*, *Lennon Paradise*, *Le sang du Christ*, *Non Stop*, *Les Écrivains*, *Comment j'ai arrêté de CONSommer*, etc.

Dans la même collection



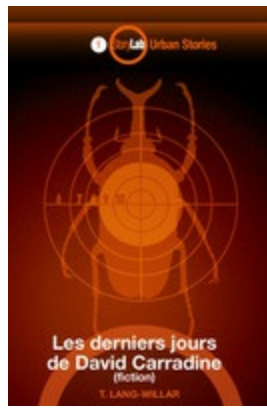
Un clown américain « Le journal imaginaire de Steve O' » Aude Walker

Stephen Glover était parti pour la vie dorée d'enfant gâté. Il a préféré devenir le clown le plus déjanté de l'Amérique avec Jackass. Mais à force d'enchaîner les conneries en tutoyant la caméra, on peut risquer sa vie...

Un texte plein de bruit et de fureur, où Steve O' raconte son existence de trublion cathodique, au credo aussi radical que lui même : Dead or Famous.

"Du bonheur à l'état pur, les fans de Jackass vont aimer. Un excellent divertissement littéraire à lire partout." – **IBOOKRAMA**

"On suit la descente aux Enfers d'un homme incapable de se regarder autrement que par autrui. On sort de cette lecture avec le sentiment que la toute-puissance du rêve américain va de pair avec des plongées abyssales. Une belle découverte." – **LE PREMIER ECHO**



Les derniers jours de David Carradine (fiction) Thibault Lang-Willar

Le 4 juin 2009, les médias du monde entier relayaient la mort mystérieuse de David Carradine dans une chambre d'hôtel de Bangkok, alors qu'il participait au tournage du film *Stretch*. Suicide ? Accident "auto-érotique" ? Le doute subsiste mais a inspiré bien des théories, dont celle de Thibault Lang-Willar qui a imaginé les derniers jours du célèbre acteur de *Kung Fu*, inoubliable héros de *Kill Bill*.

Avec un humour mordant, l'auteur nous invite à suivre les pérégrinations exubérantes de l'éternel *Petit Scarabée* en perdition jusqu'à sa tragique fin, pointant du doigt l'absurdité d'une vie dont le besoin de reconnaissance fut le principal écueil. Et si la vérité était ailleurs ?

"Un humour mordant, décalé, absurde, l'auteur se défoule et réussit particulièrement bien à nous embarquer dans cette histoire complètement loufoque. C'est le type de lecture qui se lit très bien sur un iPhone, dans vos déplacements et dans une salle d'attente. Aucune prise de tête, on sourit. Mais derrière tout ça se cache une petite morale sur l'absurdité du besoin viscéral de reconnaissance. Ça reste tout de même de la fiction" – **IBOOKRAMA**

"Thibault Lang-willar est de ces jeunes écrivains à l'imaginaire quelque peu particulier, voire inquiétant, dont les influences sont à chercher du côté du cinéma américain, Tarantino par exemple." – **Jean-Claude Perrier, LIVRES HEBDO**



Ava ou l'aigreur Sébastien Gendron

« Ava est une femme forte. Pute, certes, mais forte. S’il y a une chose qu’Ava Yaroslavivna Tymochenko a gardée de son début d’existence, c’est bien le désir profond d’être et de rester la meilleure. »

Mais pour être la meilleure, il faut rester en vie, Ava le sait...

Et c’est dans une course poursuite à 200 Km/h dans les rues de Paris, le gang Chinois de Tran Jiabao à ses trousses, qu’elle va se retrouver embarquée dans un western urbain de très haute voltige !

Adrénaline, action, et suspense assurés !!!



Le Dernier paquet DHÖO

Avez-vous déjà essayé d’arrêter de fumer ? D’arrêter quelque chose tout court. Surtout, avez-vous déjà essayé de commencer la nouvelle vie qui va après ?

Le Dernier Paquet vous fait partager les tribulations de Borrow, un individu qui devient un

héros de son quotidien parce qu'un jour, il décide d'arrêter de fumer et d'entamer... son dernier paquet.

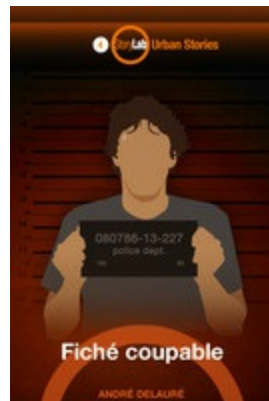
De prises de positions en prises de paroles, de rencontres étonnantes en expériences inattendues, Borrow découvre dans sa quête bien plus qu'un simple renoncement mais bien les bribes d'une vie sans bride.

Bref, 2 heures de plaisir intense et non toxique pour le prix d'un paquet de cigarettes.

"Vingt chapitres, vingt cigarettes consommées avec conscience et humour" – **Psychologie magazine**

"En découvrant ces 24 000 mots absolument pas nocifs pour la santé, en lisant cet objet presque parfait, on découvre un véritable auteur" – **Nova magazine**

<http://www.ledernierpaquet.com>



Fiché Coupable
André Delauré

Michel Chaloub, écrivain de seconde zone, ne pouvait imaginer que cette convocation au commissariat allait très mal tourner. Entre quatre murs, face à un capitaine de police prêt à tout pour le faire tomber, il va rapidement comprendre que certains écrits, pourtant anodins, peuvent se révéler lourds de conséquences.

Fiché Coupable est un thriller sous haute pression où paranoïa, haine et abus de pouvoir s'entrechoquent pour une lutte sans issue.



Sous les toits
Sébastien Ayreault

Le meilleur moyen de devenir écrivain, c'est encore de devenir chômeur. Écrire ne coûte rien, ce n'est pas comme la musique, le cinéma, ou même la peinture.

Entre deux petits boulots, David mène une véritable vie de bohème et passe le plus clair de son temps à écumer les bars et les sex-shops parisiens. Ne devient pas Henry Miller qui veut. De solitude en partouzes, de mariage en divorce, de main en main, l'homme passe et ne s'arrête rarement.

J'avais du boulot, putain ! Devenir écrivain, c'était ça mon boulot. Et je n'avais pas une minute à perdre.